



Créateurs de vie à l'École Freinet

L'efficience de notre éducation L'ÉCOLE FREINET vue par un ancien élève

Ces notes ne sont pas une étude sur l'École Freinet. Contrairement à ce que semblent penser certains polygraphes, une telle étude demanderait une documentation sérieuse et surtout un examen, **sur place**, de ce qui s'y fait.

Ces pages voudraient seulement établir en quelque sorte un bilan personnel de ce que nous pensons avoir retiré de notre passage à l'École, il y a 17 ans. Il s'agit, en somme, de jeter un regard rétrospectif pour essayer de dégager, autant que cela est possible, ce que l'École Freinet semble nous avoir apporté.

L'entreprise est évidemment délicate et sujette à erreur, puisque nous ne pouvons savoir ce que nous serions devenus, **qui nous**

serions devenus si nous n'avions pas passé ces deux ans à Vence. Une chose est au moins certaine, c'est que nous ne serions pas le même. Et, de plus, il est possible, par une analyse prudente, de discerner rétrospectivement, les éléments qui nous ont été apportés alors, cette part de nous-mêmes qui est née alors, et tout ce dont nous avons été libérés, les habitudes d'esprit qui se sont créées, et dont nous reconnaissons l'origine encore maintenant.

©©©

L'École Freinet était alors, comme maintenant sans doute, constituée surtout d'enfants de familles anormales, de parents divorcés, de pupilles de l'Assistance Sociale, d'orphelins. Toute la psychologie moderne a montré combien le développement d'enfants de cette sorte est difficile. On sait le rôle de ces conditions affectives mauvaises, de la première enfance, dans la genèse des névro-

ses, de la délinquance juvénile ; des statistiques récentes ont même montré l'importance primordiale du facteur affectif dans les maladies pulmonaires ; les tuberculeux sont en majorité des êtres qui souffrent de frustration affective. Par ce recrutement, l'Ecole Freinet trouvait d'abord un milieu social qui lui permettait, en l'absence d'une famille, de retrouver des relations humaines, affectives, saines. L'Ecole était mixte, ce qui est très important pour l'équilibre et le développement psychologique de l'enfant. Le milieu social où il pénétrait était communautaire, c'était une équipe. Les relations sociales qui étaient exigées de lui étaient du type adulte, comme dans toute communauté. Nous trouvons donc la première composante de ce que Janet a appelé la « tension psychologique » : le sens social.

La deuxième composante, c'est le « sens du réel », au sommet de la hiérarchie des valeurs, celle dont manque le psychasthénique. Venus des villes, nous faisons connaissance, à Vence, avec la réalité organique, vivante et — c'est la troisième composante de Janet — avec le travail. Le sens du travail est lié au sens du réel. Les malades psychiques sont incapables de l'un et de l'autre. On connaît l'action tonique, régénératrice, du travail manuel dans tous les déficits psychologiques. L'enfant qui arrivait à Vence trouvait donc toutes les conditions d'une régénération.

Je me souviens qu'après ma vie de petit citadin, dans les appartements de Paris, dans les rues qu'il ne fallait pas traverser seul, au milieu de tous ces objets fabriqués qui manquaient terriblement de sève, ma plongée dans la vie de l'Ecole fut pour moi un bain de jouvence. Nous faisons connaissance avec les bêtes et les plantes, nous découvrons les êtres vivants. Nous faisons connaissance avec le travail réel, productif — non plus le jeu irréel — mais le travail difficile avec la matière qui résiste, qui enseigne et qui récompense. Cette lutte avec les éléments que l'on pétrit était exaltante. Au lieu de choses nous avions des êtres comme compagnons, comme ennemis et comme maîtres. Nous gardions les chèvres, nous aidions les maçons à construire les maisons qui s'élèvent maintenant sur la colline en face de Vence, nous cultivions la terre, nous apprenions combien d'eau, combien de purin il faut à un melon pour être bon, nous apprenions la délicatesse des greffes, nous perdions l'impatience du citadin, et savions l'importance de la durée, du temps de la maturation, du temps créateur. Nous dessinions, nous composions, nous imprimions. C'était un réveil, le passage d'une vie de somnambule, souvent de cauchemar, à la vie réelle. C'était véritablement une naissance.

L'Ecole n'avait rien pourtant d'une « Uto-

pie » pour enfants, d'un paradis éphémère et dangereux dans le monde où nous sommes. Nous allions en apprentissage, l'un chez le menuisier de la ville, l'autre chez le forgeron. Les maisons que nous aidions à construire, les chèvres que nous gardions, le jardin sur lequel nous transpirions, n'étaient pas pour rire ; il s'agissait de vivre et de développer l'Ecole ; en allant travailler chez le menuisier ou l'électricien, nous ne faisions pas du scoutisme ; nous étions naturellement, sans nous forcer, de plein-pied avec la vie réelle, avec le monde qui se fait. Il n'y avait rien de factice dans notre vie laborieuse, rien de truqué. L'authentique est le grand secret de la réussite de l'Ecole, comme d'ailleurs de tout. La pauvreté de l'Ecole et des enfants qui la constituaient était la garantie de l'authenticité. Nous étions tout naturellement dans la classe travailleuse, immergés dans la réalité la plus riche et nous y perdions à tout jamais, si toutefois nous l'avions eu, le goût pour l'irréel de l'oisiveté et du profit sans l'œuvre. L'Ecole Freinet est essentiellement une école prolétarienne, d'où sa puissance de régénération.

©B.L

Physiquement nous arrivions comme des gosses de Paris, de parents souvent malades, alcooliques. C'était un spectacle extraordinaire de voir des gosses pâlots, craintifs, repliés sur eux-mêmes, s'ouvrir, s'épanouir comme des belles fleurs, de voir la vie resurgir en eux, et le goût du réel, de l'élément, de l'action. On dira : le climat de Vence y est pour beaucoup. C'est vrai. La vie au soleil, nus, le travail physique était un élément capital. Mais il y a aussi le régime alimentaire que les Freinet ont redécouvert et perfectionné, qu'ils ont appliqué à des centaines de gosses depuis plus de 15 ans, avec un succès indiscutable, impressionnant pour qui l'a constaté. L'alimentation végétarienne, à base de fruits, de crudités, de farines complètes, complètement débarrassée de tous les produits industriels toxiques, a eu sur nous une action transformante, que seuls les témoins peuvent apprécier. Les enfants se nettoyaient, éliminaient tout ce qui les empêchait de s'épanouir, et retrouvaient une santé et une vitalité étonnantes. Si je ne me trompe il n'y a jamais eu de malade à l'Ecole Freinet depuis 17 ans qu'elle existe. On y a régénéré des centaines de gosses, d'hérédité pourtant chargée, et dont les débuts avaient été souvent misérables. C'est là, soulignons-le, une preuve, une démonstration, au sens scientifique du mot, par l'expérimentation. Non loin de là, à Grasse, une clinique, avec les mêmes méthodes, obtenait les mêmes résultats, qui, aux yeux des médecins de formation classique, apparaissaient comme de vrais prodiges. L'alimen-

tation naturiste, l'héliothérapie, l'hydrothérapie, l'élimination par sudation, nous ont fait réellement renaître.

Il n'était pas inutile d'insister sur cet aspect biologique de la méthode Freinet. La régénération psychologique, humaine, ne se fait pas sans une régénération physique. Le vieux dualisme cartésien entre la « psyché » et le « corps » est définitivement périmé. Toute la biologie, toute la psychologie moderne le montrent. Pour trouver un équilibre et une plénitude humaine, une certaine sagesse dans l'alimentation et la vie physique est nécessaire. Les antiques traditions ne l'ont jamais méconnu.

Du point de vue psychologique, Elise et Freinet utilisaient, en plus de la vie laborieuse et communautaire que nous avons indiquée, un instrument de choix : le texte libre, le dessin qui libère. Les psychanalystes pour enfants connaissent le rôle cathartique puissant du dessin libre, du rêve raconté, de l'œuvre d'art spontanée. Plus on y réfléchit, plus on admire combien les Freinet sont tombés, par leur intuition, sur les procédés les plus modernes, les plus efficaces, sur l'ensemble des conditions adéquates à la pédagogie et à la régénération de cette plante fragile qu'est l'enfant.

Nous devons une reconnaissance particulière à Elise Freinet d'avoir essayé de faire de nous des artistes. Ce respect de l'œuvre de l'enfant, cette douceur dans l'intervention qui aide l'enfant à s'exprimer, sont d'une grande pédagogie. Il y a là une délicatesse dont on se souvient.

Je pense que l'essence de la méthode Freinet, c'était de faire de nous des créateurs.

Faire des créateurs, c'est d'abord se garder d'étouffer, de brimer le génie natif qui est la richesse de tout enfant d'homme, c'est se garder d'imposer au petit homme en croissance les formes de pensée, d'action, de sensibilité toutes faites qui peuvent nous paraître les meilleures, par ce que le propre de la vie est d'inventer du nouveau, de l'original, et que l'enfance est cette invention même. Il faut que l'adulte sache ne pas renouveler l'éternelle erreur commise à l'égard de l'inventeur de réalités nouvelles, cette tentative acharnée de réduire le nouveau à l'ancien. Il faut accepter d'être dépassé par l'enfant, et ce qu'il apporte, par ce qu'il crée, qui ne ressemble à rien de ce à quoi nous étions habitués. Il y a là, pour le moniteur de l'enfant, une ascèse difficile, qui est le respect de l'enfant, et du mystère de la création qui se continue en lui.

Les Freinet ont ce respect de la personne de l'enfant. Rien de ce paternalisme, de cette condescendance que l'enfant ressent avec agacement, sans savoir le nommer. L'avantage de cette Ecole communautaire, c'est que

l'enfant n'y est pas tenu dans cet état mineur, succédané de la vie réelle, qui laisse si souvent des traces indélébiles chez l'adulte; habitude de ne pas être créateur, castration de l'initiative qui a passé pour vertu, en somme fixation à un état infantile, soumis, renoncé de la personne. A Vence, nous étions selon notre mesure des compagnons de travail de l'adulte; tout travail réel, toute initiative valable y était reçue et réalisée dans la cité. En ce sens, les Freinet n'avaient rien de ces « pédagogues » par lesquels l'enfant est maintenu dans un univers factice où tout est jeu, même les travaux utiles. La vraie pédagogie se moque de la pédagogie. C'est toujours l'authentique et la vie qui ont raison contre le système. De par ses conditions de vie incarnée dans la réalité du travail, l'Ecole Freinet a évité le danger du petit univers clos et artificiel, du « meilleur des mondes ». Nous sommes aux antipodes du scoutisme.

©©©

Qu'est-ce que je pense avoir retiré de mes deux années passées à l'Ecole Freinet ?

D'abord d'avoir échappé à une méthode d'éducation et d'instruction qui ressemble vraiment trop, on l'a dit et répété, au dressage et au bourrage. A quel prix ! la perte ou tout au moins l'étouffement de la sève créatrice, l'édification d'un sur-moi écrasant, l'uniforme et le rail. Je me souviens qu'à Vence, quand nous rencontrions les écoliers qui allaient à l'école communale, nous nous demandions : comment peuvent-ils vivre dans ces conditions ? et l'image de cette existence mécanique, de cette école où il s'agit d'apprendre assis, de recevoir la becquée tant d'heures par jour, nous emplissait d'une impression de tristesse étouffante.

J'ai mis les pieds pour la première fois dans une école communale à 11 ans. Là, comme plus tard au Lycée, et même à la Faculté, l'impression première qui me frappait dans ces classes, c'était celle de passivité, de lassitude. Il m'a semblé, et il a semblé à mes maîtres, que la différence entre mes camarades et le spécimen de l'Ecole Freinet, c'était que ceux-là étaient déjà rassasiés, assouvis, et même souffraient un peu d'indigestion, tandis que je me caractérisais par une boulimie intellectuelle, une curiosité dévorante. Le gain principal que je pense devoir à l'Ecole Freinet, c'est d'avoir conservé un certain mordant natif de l'esprit, une pointe, qui, chez mes condisciples, paraissait avoir été émoussée sinon cassée. Nous avons pris l'habitude à Vence d'attaquer les questions, les problèmes, avec une agressivité qui est celle de la vie elle-même. Nous avons pris le goût de l'analyse impitoyable, de la discussion, de la critique; l'habitude de vérifier par les faits, de ne nous fier

qu'à l'expérience. Il en reste pour la vie une certaine manière de ne pas accepter toutes faites les problématiques, la position habituelle des problèmes, mais de les **mettre en question**, de soulever les questions du fondement, en somme un refus de toute passivité, une défiance instinctive de toutes les « idées reçues », des opinions toutes faites, et surtout une naïveté du regard, un art de voir toutes choses nouvelles. Nous avons appris à n'aimer que ce que nous savions créer ou recréer, et cela est vrai aussi des idées. Nous avons acquis une horreur spontanée pour l'idée de confection, le cliché, le concept fabriqué en série, le « on dit ». La liberté de l'esprit est aussi une habitude, celle de refuser toutes les habitudes, la passivité de l'esprit. Si comme le dit Bergson, on ne comprend jamais ce que l'on a en quelque mesure réinventé, dans ce cas, être créateurs et être intelligents, c'est la même chose. La liberté de l'esprit et l'intelligence sont synonymes.

Je crois que c'est cette liberté de l'esprit qui est le grand cadeau que nous avons reçu à l'École Freinet, avec une allégresse de créer et de comprendre, un optimisme à l'égard de la vie vivante, et une horreur — celle même de l'instinct — pour ce qui est mort, sclérosé, mécanique.

De cette liberté de l'esprit, nous pouvons faire ce que nous voulons. C'est une preuve à l'actif de l'École Freinet que tous les anciens élèves n'ont pas tous les mêmes opinions, et qu'ils peuvent même aller dans une direction que Freinet n'aurait pas souhaitée! Mais quoiqu'ils pensent, ce ne sera jamais en aliénant leur raison, leur souci de vérifier, leur amour de l'invention et de l'aventure.

Peut-être est-ce là précisément ce que certains reprochent aux Freinet, de ne pas former des automates, ce que Huxley, dans « le meilleur des mondes », a appelé les « petits epsilons ». En effet, la méthode Freinet n'a pas pour résultat de faire des esprits conformistes !

Quoiqu'il en soit, les attaques que subissent les Freinet ne doivent pas nous étonner : toute invention réelle, toute création authentique provoque des réactions. Il y a toujours une écorce morte pour empêcher la sève qui monte ; et la sève a peut-être besoin de cette résistance.

Claude TRESMONTANT.

Une nouvelle revue « L'EDUCATEUR MODERNE »

Nous venons d'en recevoir le N° 1.

D'abord elle n'a absolument de moderne que le nom. Et les pages de partie scolaire ressemblent comme des sœurs à celles de toutes les revues pédagogiques traditionnelles.

Et surtout nous demandons ce que signifie cette nouvelle revue, d'où elle vient, où elle va, quels intérêts elle se propose de défendre. Nous n'y voyons aucun nom connu, aucune firme. Et ce qui pourrait paraître comme une profession de foi ne nous en apprend pas davantage si ce n'est ce petit paragraphe :

« Nous avons aussi quelques idées, et c'est pour les défendre que nous prenons place. La première est que rien de solide ne se bâtit sur le sectarisme et les préjugés (et là nous serions bien d'accord) ; la seconde que l'embrigadement des intelligences dans les groupements et les partis est une des plaies de notre époque. Nous ne nous assujettirons à aucun. »

Nous sommes étonnés qu'avec une si grande pauvreté dans le contenu, et avec tant d'imprécision dans la ligne cette revue puisse avoir quelque succès.

C. F.

ESSAI D'UN BILAN SINCÈRE

Ceci ne veut pas être un cri d'alarme. Tout au plus un appel à la prudence. Mais plutôt, simplement, un compte rendu après quelques années d'éducation nouvelle dans une classe de ville de la banlieue immédiate de Paris.

Marie Cassy a fort bien dit dans le B.E.N.P. « Ecoles de Villes » les multiples difficultés spéciales aux écoles de villes et comment, si le nombre d'instituteurs ruraux groupés autour de Freinet va croissant, le problème n'est pas pour autant résolu pour nous, maîtres de grandes villes. Freinet lui-même a assez souvent répété qu'il ignorait totalement ce qu'il ferait à notre place et qu'il nous laissait le soin, à même nos classes surchargées, des expériences nécessaires.

Pour ma part, sans vouloir rouvrir le débat, je crois, après plusieurs années d'expérience :

1) Qu'il est parfaitement possible, bien sûr, d'opérer, en classe de ville, ce « retournement pédagogique » dont Freinet fait la condition première d'un nouveau climat scolaire,

2°) Qu'on ne peut songer transplanter, en classe de ville, absolument tout l'ensemble des techniques mises au point par la CEL à l'usage principal des collègues ruraux. Des adaptations sont certainement nécessaires ; j'ai peur que certaines ne soient des mutilations !

Des camarades vont peut-être bondir à la lecture de ces lignes. Je pense pourtant qu'il est préférable d'introduire avec une grande prudence dans son enseignement, une ou deux techniques bien menées, (« dans l'esprit ») étant toujours entendu qu'il vaut mieux bien faire une chose que d'en faire mal plusieurs. En ce qui me concerne, j'ai le sentiment d'avoir, cette année par exemple, sans journal scolaire et avec une correspondance très réduite, fait plus et mieux dans la voie tracée par Freinet, que certaines années précédentes, où j'accordais également soin à l'imprimerie, au fichier, à la correspondance, au travail libre,

aux exposés d'enfants, sans parvenir à tirer de tout cela le maximum, faute de temps, (d'expérience sans doute), mais faute aussi de nos conditions de travail et des besognes traditionnelles dont nous ne pouvons nous affranchir. Les collègues recueillant mes élèves l'an prochain, ne me contrediront pas, qui m'avaient reproché des résultats inégaux et qui s'inclinent, cette année, devant des résultats analogues à ceux de la classe parallèle, traditionnelle en gros. Leur seul tort est de croire, jugeant extérieurement, que les explique un abandon des méthodes CEL, alors que je n'ai rien abandonné du tout. Il reste bien certain que, tant que les examens ne seront pas profondément modifiés, c'est un devoir pour nous de songer aux acquisitions de connaissances, même inutiles, au prix de quelque rabâchage, et de faire, dans cette malheureuse ambiance de fausse émulation, gure honorable.

Je précise, quand je dis qu'il faut à peu près fatalement choisir entre toutes les richesses offertes par Freinet, que ce n'est peut-être pas le cas de l'instituteur disposant, en dehors des heures de classe, de temps libre en quantité suffisante pour préparer et améliorer l'utilisation de ses techniques. Hélas, ce n'est pas le lot de beaucoup de maîtres de villes, sans cesse à la poursuite de travaux supplémentaires.

Bien sûr, tel disposant de quelque liberté, fera plus que son collègue moins bien partagé. Deux classes ne peuvent se ressembler. Le soutien, la bienveillance, l'indifférence ou l'hostilité du directeur, de l'inspecteur et des parents sont autant d'autres facteurs qui font que, pendant que vous travaillerez, comme aime à le dire Freinet, à 25 %, un camarade travaillera à 20 %, un autre à 40 % ou plus (c'est le cas, très favorable, je suppose, de l'école du Havre, où les maîtres forment une équipe de travail).

3^o) Ce que l'on peut presque toujours faire en classe de ville :

a) *l'utilisation des centres d'intérêt* offerts spontanément par les enfants (textes libres, intérêts divers). Ceci fort bien servir de base à l'enseignement du français en particulier, mais dans les conditions qui sont nôtres, je crois nécessaire d'y greffer un rabâchage systématique et quasi quotidien dont peuvent sans doute se passer bien des maîtres ruraux (dictées nombreuses, apprentissage de mots, certaines leçons apprises par cœur) ;

b) *l'impression d'un journal scolaire* : le manque de temps sera le principal obstacle, avec le manque d'adaptation des locaux. Pour que ce journal soit assez copieux et propre (sinon, ce n'est pas la peine), la solution serait peut-être l'impression au limographe de stencils dactylographiés ;

c) *la correspondance interscolaire* évidemment ;

d) on peut aussi (c'est notre gros avantage) effectuer un grand nombre de sorties et de visites variées) ;

e) la pratique d'une ou deux activités manuelles ou artistiques bien choisies (selon possibilités du maître et des élèves, et matériel disponible) dessin, marionnettes, etc...

C'est certes là l'essentiel de ce que Freinet et la CEL nous ont enseigné. Mais je dis bien encore que le maître de ville ne parviendra peut-être pas toujours à les mener de front et qu'il lui faudra alors choisir, selon les années.

Ceci, venant d'un presque débutant, s'il est un conseil de prudence à d'autres débutants, ne sera peut-être pas inutile.

Pierre SAUNIER, Ecole de garçons
Rosny-sous-Bois (S.-et-O.).

FABRICATION D'UNE POMPE pour l'encre d'imprimerie ou de limographe

Si nous avons fait de très grands progrès qui permettent, aujourd'hui, un excellent travail, nous n'avons, par contre, trouvé encore aucune solution aux difficultés pourtant assez importantes, dans nos classes qui viennent de la manipulation de l'encre.

La boîte est commode, mais il faut prendre l'encre avec une spatule. On n'a pas de spatule, on la prend avec une règlette qui traîne au fond d'un tiroir. La boîte se ferme difficilement. Résultats : désordre et salissure.

Si nous prenons des tubes, cela ne va pas tellement mieux. Le tube risque de se crever à l'usage et l'encre se répand un peu partout.

Nous voudrions solutionner cette question.

Nous avons pensé qu'il serait possible de fabriquer à peu de frais un genre de pompe dans laquelle le couvercle s'enlèverait facilement. On placerait là-dedans l'encre qu'on aurait reçue ou bien l'encre qui serait à demeure dans une boîte spéciale. On replacerait le couvercle. On visserait. Un piston descendrait, presserait sur l'encre qui sortirait par un trou qu'il serait possible de fermer par un bouchon vissé.

Quelques camarades auraient-ils d'autres idées ?

N'oubliez pas, en présentant vos projets, la nécessité de la réalisation technique. Il y aurait un avantage, en effet, pour obtenir de très bas prix, à pouvoir utiliser des tubes standard qu'on trouve dans le commerce, des pistons réalisables également par des articles standard.

Nous publierons dans *l'Éducateur* ou dans *Coopération Pédagogique* quelques-uns des projets que nous seront soumis. Nous choisirons ensuite pour passer dès que ce sera possible à la réalisation.